L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : 73 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.
DIMANCHE, 20 DECEMBRE 1885.

La France - Louisianais.

Le bruit nous était venu que notre confrère et ami, M. Emile Rivoire, artiste et écrivain, avait pris la résolution d'abandonner la rédaction du *Franco-Louisianais*, l'estimable feuille qu'il dirige avec autant de mérite que de sincérité, de conviction. Nous sommes heureux d'apprendre que si en effet M. Rivoire avait pris un instant cette détermination, ses idées se sont depuis modifiées à cet égard. Donc il reste au *Franco-Louisianais*, et nous en félicitons le journal qui ne peut que bénéficier de semblable collaboration.

Nous apprenons, en outre, et de bonne source, que le *Franco-Louisianais*, qui est, on le sait, la continuation de la *Démocratie-Française*, tout en demeurant fidèle au programme déjà exposé devant ses lecteurs, se propose de donner dans ses colonnes une plus large place, une plus grande importance aux affaires, aux nouvelles locales. Bien pensé. Dans toute feuille, cette partie là est sans contre-dit l'une des plus recherchées, des plus régulièrement lues ; on ne saurait y porter trop de soins, y donner trop de variété.

Donc nous sommes heureux de voir M. Emile Rivoire demeurer dans nos rangs. A lui et au journal dont il est une plume dirigeante nous souhaitons prospérité pleine, continue.

Le Comité d'administration et de rédaction du *Franco-Louisianais* est ainsi composé : Messieurs M. J. Larrieu, président, J. G. Spot, Emile Rivoire, Dr A. B. de Villeneuve, V. Marty, J. Herbet, E. Antoine, E. Tujague. Composition qui offre toutes les garanties, on en conviendra.

—De très beaux préparatifs se font pour le bal en uniforme que le Lake Charles Fire Company No 1 donnera à l'Opéra, le mardi 22 décembre.

Le comité d'organisation a pour membres MM. Wm Meyer, Jos Eckart, A. P. Pujo, J. A. Rostaet, J. E. Runte, W. H. Haskell Jr, David Reims.

Le "Creole Day."

On s'occupe avec ardeur de l'organisation de cette fête, le CREOLE DAY, qui promet d'être l'une des plus brillantes de l'Exposition des trois Amériques. Le soin en est surtout remis à des dames ; entre de telles mains elle ne saurait péricliter.

Nous ne nous croyons pas le droit d'anticiper sur les faits ; nous voulons laisser aux ingénieuses organisatrices de cette journée le plaisir de donner elles-mêmes au public la primeur de leur programme. Pourtant il nous sera permis, sans commettre aucune indiscrétion, d'affirmer dès aujourd'hui que ce programme abondera en détails excellents, et que la musique—ce régal dont jamais on ne se lasse—y aura la plus large part.

Chacune des dames à la tête de cette fête qu'il nous appartient, à nous Créoles, de rendre complète, est actuellement en travail d'imagination. Chaque collaboratrice tient à honneur d'y porter sa part. Ce sera là, pour ainsi parler, un pique-nique d'intelligence, d'invention.

Nos lecteurs le savent déjà, c'est au lundi 4 janvier qu'est fixé le CREOLE DAY. Pourquoi pas le 8 janvier qui a une portée historique ; qui est un souvenir glorieux pour les Louisianais !

GRAND OPERA HOUSE.—La troupe qui succède à celle du Madison Square Theatre, de New York, débutera ce soir. La place n'est pas très aisée à prendre, car les artistes qui nous ont dit adieu hier, étaient fort goûtés du public.

Néanmoins nous n'entretenons pas d'inquiétude à l'endroit de leurs successeurs. Ils ont été soigneusement triés ; ils ont fait leurs preuves sur nombre de scènes sérieuses des Etats-Unis, et ils ont pour tête une individualité depuis longtemps habituée au succès, M. James O'Neill.

Nous l'avons écrit à plusieurs reprises, c'est dans Edmond Dantès, de *Monte Cristo*, que reparaîtra l'éminent acteur.

A dire vrai, nous ne connaissons, nous n'avons jamais vu M. James O'Neill que dans ce personnage de Monte Cristo. Rare bonne fortune, il parcourt les Etats-Unis depuis plusieurs années, avec ce seul rôle et cependant il n'a pas cessé d'y commander la vogue. Partout, sans aucune intermittence, il a attiré, il attire les foules.

Chargé de personnifier Monte-Cristo, c'est-à-dire une majesté de l'argent, il marche, lui-même, dit-on, à une fortune de nabab. C'est de la logique. Le désenchantement ne serait-il donc pas trop cruel si, le rideau tombé, Monte-Cristo n'était plus qu'un pauvre hère, qu'un besogneux.

Avec une troupe de bel ordre ainsi que nous venons de le noter, M. James O'Neill nous mène des décors nouveaux, une mise en scène mieux soignée que jamais.

Monte Cristo sera rejoué demain et toute la semaine.

ACADÉMIE DE MUSIQUE. — Le programme change aujourd'hui, mais la troupe reste la même ; c'est-à-dire M. Joseph Murphy, Mlle Belle Melville et les recommandables sujets qui les entourent.

C'est *Shaun Rhue* qui prend la place de *Kerry Gow*. L'œuvre est encore de Fred. Marsden ; et dans cette pièce, ainsi que dans l'autre, M. Joseph Murphy et Mlle Belle Melville tiennent des rôles où sont mises en relief toutes leurs qualités.

Cette seconde et dernière semaine des deux artistes populaires promet de ne le céder en rien à la première.

THÉATRE FARANTA.—La Matinée et la soirée de ce jour choront positivement l'engagement des Minstrels Kersands. Pour faire leurs adieux ils paraîtront, ces deux *fois*, dans un programme exceptionnellement corsé et intéressant ; avec leurs 50 sujets, leurs 30 musiciens, leur bataillon choral de jeunes femmes et leur *Madrigal Boys*.

—Demain, première soirée du Cirque Lorreland. Voir l'annonce pour les détails de la semaine de Noël.

THÉATRE FARANTA.—On sait que les représentations du Musée-Théâtre ont lieu de 10 heures du matin à 10 heures du soir.

Le programme d'aujourd'hui surpasse en intérêt tous ceux qui l'ont précédé. Donner ce plaisir à vos enfants ; vous commencerez ainsi à leur souhaiter la bienvenue de la Noël, et ce plaisir vous le leur procurerez pour 10 cents.

Lire l'annonce détaillée.

THÉATRE ST-CHARLES. — Les artistes du Star Dramatic Company inaugurent ce soir un programme dont se réjouiront et les gourmets de théâtre et les lettrés. *Yoshi*, drame en 7 tableaux, est en effet une œuvre que tous les publics des Etats-Unis ont accueillie avec une faveur marquée, et partout la critique sérieuse, autorisée, a sanctionné ce jugement.

L'ouvrage se distingue par un mérite littéraire ; il est mis en scène avec habileté et il a le rare bonheur de se composer de rôles qui, à peu près tous, sont à effet. Rien de ce que les comédiens décorent de l'appellation pittoresque de *pasnac*.

Ceux qui tiennent aussi à ce que tout ouvrage dramatique ait un but moral, seront satisfaits en écoutant la pièce de MM. Paul Merritt et Augustus Harris, dont le Rév. Walter Pennington, ministre protestant, très cité à Londres, a dit dans une lettre adressée aux auteurs :

"Je n'hésite point à vous exprimer ma sincère gratitude ; je considère que votre œuvre est tout un sermon, prêché du haut de la scène. Elle est destinée à créer sur les esprits irréfléchis une impression beaucoup plus profonde que des milliers de dissertations, préparées cependant avec le plus grand soin par les ministres du culte les plus savants et les plus orthodoxes."

Yoshi, où paraissent tous les artistes de la troupe, sera le spectacle de cette semaine entière—soirées et matinées.

L. GRUNEWALD.—M. L. Grunewald, chef de la maison si avantageusement connue ici et dans tous les Etats-Unis, va au-devant des dates. Dès aujourd'hui il nous adresse un envoi, sur l'enveloppe duquel nous trouvons ces deux jolis mots, qui semblent si doux aux heureux : *Merry Christmas*.

Ce souhait s'accentue par trois morceaux de musique, deux pour piano, un pour chant : *No letter for me*, couplets et chœur, paroles de Geo. M. Vickers, musique d'Adam Geibel ; *Norwegian Bridal Procession*, jolie marche nuptiale de Edvard Grieg ; *La Fête des Roses*, fantaisie où nous remarquons un cantabile plein de sentiment et de grace. Cette dernière composition est signée Lizzie M. Harvey (Mme M. F. Daughtrey).

Voilà pour le contenu.

Quant au contenant, c'est un charmant étui en cuir chagriné ponceau, avec fermoir en argent et bride tressée.

Tous nos remerciments à M. L. Grunewald pour cet élégant souvenir.

Théâtre de l'Opéra.

LES DEUX TIMIDES.—LES CLOCHES DE CORNEVILLES.—LE JOUR ET LA NUIT—BÉBÉ.

A diverses reprises, des rigoristes, faisant trop de zèle, et voulant peut-être aussi faire expier partiellement leurs péchés par autrui, se sont avisés de vouloir implanter ici une idée consacrée dans très grand nombre de villes américaines.

Au sein de notre législature, ils ont proposé des bills, présentés sous des formes différentes, mais dont l'objet était le même et supprimait, entr'autres, les spectacles du dimanche. Jusqu'ici on a fait bonne garde contre ce mouvement ; invariablement il a échoué. Néanmoins la tentative se représentera souvent encore, mais avec le même insuccès, nous l'espérons bien.

En effet le jour où elle réussirait, l'existence du théâtre à la Nouvelle-Orléans serait fort compromise. Déjà il faut utiliser toutes ressources pour mener à bien les entreprises de ce genre. Qu'adviendrait-il si on enlevait aux directeurs ce dimanche qui est le plus sûr, le plus régulier de leurs apports ?

Interrogez là dessus M. Bidwell qui, cependant, vit dans un milieu où pareille idée a plus cours que dans la population de notre quartier, et il vous répondra que la suppression du dimanche serait un coup de ruine pour toute direction—scène américaine, scène française.

Ce jour là, au delà comme en deçà de la rue du Canal, les salles de spectacles sont fréquentées par une foule accrue ; la recette du dimanche a sauvé fréquemment toute une semaine.

Notre public qui, Dieu merci, a encore trop de bon sens pour se laisser prendre aux faux prêcheurs que nous venons de rappeler, tient donc essentiellement à ses joies du dimanche, au premier rang desquelles il compte certainement le théâtre.

Public composé de travailleurs, dans sa très grande majorité, il est bien juste qu'on ne frappe pas d'interdit son meilleur plaisir peut-être, le seul pour où il en puisse jouir dans toute sa plénitude. En cela on aura grand peine à le convertir et pour notre part nous l'engagerons toujours à persévérer dans cette impénitence-là.

Si, à vrai dire, tous les dimanches sont favorables à la recette de l'Opéra, le dimanche où nous voici doit être rangé parmi les meilleurs, car il ouvre la semaine de Noël.

Or à la Nouvelle Orléans, et pour le plus complet bonheur des enfants, Noël et le Nouvel An sont également fêtés ; ce sont là deux occasions pour les grands d'aller au-devant des caprices des petits.

L'enfance est toujours la vieux roinaine, elle rognerait volontiers sa part de dîner pour augmenter le nombre de ses visites au théâtre.

Si donc le présent ressemble au passé, on devra avoir, on aura certainement salle comble ce soir à l'Opéra.

Salle bruyante, en liesse, qui, de ci, de là, pourra bien faire de la pyrotechnie, bombarder de ses pétards, de ses boules fulminantes, les artistes en scène, mais qui ne leur fera pas moins bon accueil, ne les en applaudira pas moins chaleureusement.

Ah ! que nous voudrions donc voir un de ces austères dont nous parlions tout à l'heure, se lever au milieu de ce groupe d'enfants et de jeunes gens et essayer de son prêche contre le dimanche ! La rude réception qui lui serait faite ; quel accompagnement de rifés forcés de poursuivraï ! Vous entendez cela d'ici.

Oui, nous avons lieu de le croire, la salle de ce soir dédommagera la direction d'une on deux représentations quelque peu négatives de cette semaine. Une foule compacte viendra prélucher là aux réjouissances de Noël ; on réveillonnera par anticipation et jusqu'à minuit, s'il le faut, à l'Opéra. Et nul ne s'en plaindra ; car c'est là un des traits caractéristiques de l'auditoire du dimanche : en général, il ne se plaint guère de la longueur du spectacle.

Très engagant du reste le programme de ce soir, dont la comédie et l'opérette font les frais. Il porte deux ouvrages qui déjà ont été jugés et chantés de telle sorte qu'on sera heureux de les revoir : *Les deux Timides—Les Cloches de Corneville* ; c'est à dire une partition pleine d'allure et de jolies mélodies ; un acte, frappé au coin du parisianisme, et du meilleur, s'il vous plaît.

Dans *Les Deux Timides*, Mmes Aubert, Masson ; MM. Marchand, Gérard, Perrenot.

Quant aux *Cloches de Corneville*, un ouvrage que le public du dimanche n'a pas entendu depuis bien longtemps, et que trop souvent on nous a défiguré dans la version anglaise, on y retrouvera Mmes Alice Reine, Caisso, MM. Tony-Reine, Gérarzer, Lasbayres ; sans compter les rôles secondaires très convenablement tenus par Mlles Adorci, Elvire, Marie-Rose, Masson, Vallitzani, MM. Marchaud, Perrenot, Charriere, Lyon, Laroque.

Seulement nous en prévenons nos lecteurs, ces quatre actes formant un spectacle très court, on commencera à 7 heures et demie précises ; que ceux qui ne veulent rien perdre de cette soirée bien remplie, se le tiennent pour dit.

Demain lundi, relache pour la répétition générale d'une reprise très demandée : *Le Jour et la Nuit*.

On n'a pas oublié que sous la précédente direction, celle de M. Défossez, cet ouvrage fit l'un des plus heureux de la saison. Et ce succès là ne fut nullement un succès de convention ; il fut mérité à tous égards.

Le Jour et la Nuit occupe peut-être le premier rang dans l'œuvre de Lecocq. Servi par un excellent livret, il a écrit là des pages qu'il dépassera difficilement, opérette parlant. Il faudrait citer presque chaque numéro de cette partition pour lui rendre justice.

C'est de l'esprit à pleins bords, et souvent un sentiment exquis ; des pensées mélodieuses qui feraient bonne figure dans le meilleur opéra-comique.

Vous vous souvenez aussi que ce fut là une des créations les mieux réussies de Mme Reine, ce qui est beaucoup dire.

Et comme M. Tony-Reino y faisait sa partie ; son second acte est à coup sûr l'une des plus spirituelles, des plus charmantes insanités de son répertoire.

Du reste, pourquoi demandions nous à nos lecteurs s'ils se rappellent les amusantes soirées qu'ils ont dues à ces trois actes ? Nous ne pouvons en douter, le souvenir leur en est toujours présent, et nous en avons une preuve parlante, cuisante. A l'heure où nous écrivons, la très grande partie de la salle est déjà louée pour mardi.

Tandis que les artistes de l'opérette activent sans trêve le répertoire, ceux de la comédie font aussi prompte et bonne besogne. En ce moment ils répètent *Bébé*, dont les représentations ont été trop rares à la Nouvelle Orléans, et qui pour la plupart aura le charme d'une nouveauté. Et quelle nouveauté !

Une dépense prodigue d'esprit ; une enfilade continue de scènes originales, dans la bonne acception du mot ; un dialogue qui mousse et pétille comme un vin cru le plus fin.

C'est à samedi prochain qu'est fixée la première représentation de *Bébé*. La pièce vaudra certainement à la troupe une soirée de succès.

—Nos remerciments à Mme CAROLINA ZEISS, la cantatrice distinguée, pour le souvenir si affectueux qu'elle nous adresse de New York.

—M. P. F. Gogarty, dont tout le monde connaît ici le beau magasin de livres de piété et d'éducation, nous adresse une élégante petite brochure intitulée : "*The Illustrated Catholic Family Annual for* 1885."

On y trouve des renseignements de toutes sortes : calculs astronomiques ; instruction publique ; liste des évêques et archevêques des Etats-Unis ; biographies des ministres du culte les plus distingués ; fêtes de l'Eglise Catholique, etc. etc.

Nous y remarquons les portraits des cardinaux McCabe, McCloskey, et celui du Révérend Michel Portier—un nom vénéré—qui fonda à la Nouvelle-Orléans un Collège resté célèbre ; srén aussi le collège de Spring Hill (Alabama) et fut le premier évêque de Mobile.

IMPRIMERIE—ARTICLES DE BUREAU. —Depuis que M. A. Capo a quitté la rue Royale et a ouvert son magasin rue Decatur, en face des la Poste, celui-ci a considérablement augmenté son cercle d'affaires, le nombre de ses clients.

C'était justice ; nulle part vous ne seriez mieux servis que là, à des prix très modiques.

Circulaires, mémoires, *briefs* d'avocat, factures, en-tête, brochures de tous genres ; tous ces travaux d'impression sont exécutés chez M. Capo avec les soins les plus minutieux, dans le plus bref délai ; tout cela est nettement fait, porte le cachet du bon goût.

En entrant dans la première semaine des fêtes de Noël et du Nouvel An, nous prenons plaisir à recommander aussi M. Capo pour les cartes de visite, les *compliments* et tous les articles de bureau élégants.

MUSIQUE.—Nous recevons de M. Philip Werlein plusieurs morceaux de musique, dont deux, tout au moins, joignent à leur valeur réelle la valeur de l'actualité : Le *Cantique de Noël*, musique d'Adolphe Adam, paroles de Marie Cappeau. Large mélodie dont l'impression se fait plus intense chaque fois qu'on l'entend, et *Merry Chrismas*, l'une des plus coquettes mélodies de ce charmant compositeur trop vite perdu : Eugène Chassaignac, qui a écrit son chant sur des paroles anglaises de Mme Edmonston.

—M. Werlein nous fait remettre encore *Chic March* (piano), par Fred T. Baker ; *Pluie de Roses* (piano), galop de L. Streabbog et un excellent choix de motifs du *Mikado* de Gilbert et Sullivan, arrangés pour piano par A. H. Roswig.

Enfin nous trouvons dans le même envoi le *Werlein's Journal of Music* (décembre) — numéro intéressant comme texte, enrichi de plusieurs morceaux de chant et de piano, dont La *Rapsodie Hongroise* de Liszt.

N'oublions pas l'Almanach Musical 1886, publié par la même maison P. Werlein, et qui abonde en informations utiles.

BATAILLE SOUS PARIS. — Au moment où s'ouvre la période bénie de la Noël et du Nouvel An, tous ceux qui ont du bonheur dans l'âme, des chansons au cœur, cherchent à composer un programme bien en fête aussi. Cette lutte-là appartient surtout aux enfants ; on s'évertue à la remplir de joie, d'ivresses, pour ces chers petits êtres. Durant ces quelques jours on les promène de plaisir en plaisir, de spectacle en spectacle.

Parmi ceux-ci rappelons le Panorama de la Dernière Bataille devant Paris. Cette toile est, à coup sûr, une splendide œuvre d'art ; mais elle est si vraie, si parlante, que par l'enfant lui-même elle est immédiatement comprise. C'est déjà jouissance que de voir sa surprise, son émerveillement, en se trouvant transporté soudainement sur cette plateforme d'où il découvre le saisissant ensemble de cette dernière grande tuerie.

Nous engageons vivement les familles à conduire leurs enfants à ce Panorama. Ils y liront une haute leçon d'histoire, en même temps qu'ils contempleront la production d'un peintre hors de pair.

Scène d'Assommoir.

Le président, au plaignant. — Vous dites que le prévenu vous a battu ?

—Ah ! oui, battu et bien battu, je vous assure. Il m'a pincé le bras si fort, que j'en ai gardé les noirs.

Le plaignant commence à retrousser sa manchette ; mais la manche de la veste est trop étroite ; il n'arrive pas à découvrir son bras jusqu'au coude.

—Attendez, attendez, il faut que vous voyez ça.

Il se met à déboutonner la veste.

Le président.—C'est bon, nous vous croyons sur parole.

Le prévenu—Non, par exemple, vous ne le croiriez pas ; il en a menti.

Le président.—Nous le croyons.

Le prévenu.—Comme s'il en avait fait venir, des témoins. Il n'y avait personne quand je l'ai battu.

Le président.—Vous l'avez donc battu ?

Le prévenu.—C'est-à-dire que.... c'est-à-dire que j'ai failli le battre. Mais c'est lui qui m'a frappé.

Le plaignant.—Si l'on peut dire.

Le prévenu. — Voici. Nous étions chez le marchand. Il va venir du reste, le marchand. Je l'ai fait citer.

Le président.—Il était donc là ? Vous vous contredisez.

Le plaignant.—Et moi aussi, je l'ai fait citer, le marchand.

Le prévenu (continuant).—Nous prenions un verre sur une table dans un coin. Moi, je suis maçon. Alors j'ai toujours soif ; le mortier me prend à la gorge.

Le plaignant.—On croirait qu'il n'y a que lui, qui l'est, maçon, moi aussi, parbleu, je le suis maçon !

Le prévenu.—Je l'avais donc invité à boire un coup avec moi. Il accepte, il s'attable en face de moi, et il ne démuselle pas.

Le président.—Il ne.... !

Le prévenu sans entendre.—Ça n'était pas gai, vous comprenez bien. Moi qui était déjà triste, parce que l'ouvrage n'allait pas ! Je lui dis : "Allons, voyons parle ! qu'est-ce ce qu'il y a de neuf ?" Il ne m'écoutait même pas.

Le plaignant.—J'aurais bien voulu t'y voir ; Herminie m'avait fâché le matin.

Le prévenu.—Belle affaire, si toutes les femmes que je lâche faisaient la tête que tu fais quand je les quitte ! Si elles le lâchent, il n'y aurait plus à Paris que des saules pleureurs.... Moi je n'aime pas les gens qui boudent. Voilà pourquoi, monsieur le juge, je me suis fâché contre lui. Je lui ai dit comme ça : Puisque tu es de si mauvaise humeur, tu vas payer les consommations. Je ne t'ai pas offert à boire pour que tu restes ici comme un bonnet de nuit. Imaginez-vous que ce farceur-là n'a pas voulu payer.

Le plaignant.—Il m'avait invité. Il m'a donné des coups de poing, parce que je refusais de payer. Je n'avais pas le sou ; et puis, n'est-ce pas, monsieur le juge, quand quelqu'un vous invite, c'est bien le moins que....!

Le président.—Huissier, appelez les témoins.

Le marchand de vins s'approche de la barre, très bedonnant, très important.

D.—Qu'est-ce que vous savez de l'affaire ?

R.—Ces messieurs se sont battus et ils n'ont pas payé.

D.—Lequel a battu l'autre ?

Le marchand (désignant le plaignant).—Celui-ci.

Le plaignant furieux.—Ça n'est pas vrai.

Le marchand.—Après ça peut-être que je me trompe. (Montrant le prévenu,) c'est peut-être celui-là. Je ne sais pas bien. Tout ce que je me rappelle, c'est qu'on ne m'a pas payé.

Le plaignant.—Il vous paiera, soyez donc tranquille, c'est un brave homme, au fond.

Le prévenu.—Rassurez-vous, mon ami, il vous paiera, il n'est pas si méchant qu'il en a l'air.

Le président.—Alors partagez la dépense et serrez-vous la main.

Le tribunal, attendu que le plaignant ne fait pas la preuve, renvoie le prévenu des fins de la plainte.

Le plaignant au prévenu.—Tu n'es pas chic, tout de même, de m'inviter à payer.

Le prévenu au plaignant.—Puisqu'il nous a dit de partager, partageons. Il a raison, cet homme.

Choisir sa voiture.

Pour un compte-rendu de cette grotesque affaire correctionnelle, pas n'est besoin de présumer, les explications préalables rendraient tout à fait superflues, l'aventure parle d'elle-même. Ces ivrognes ont parfois des fantaisies si bizarres !

Mais, parmi les idées bizarres, Sallas, un ouvrier frappeur en gnoguette, en forte gnoguette—en la majeure une qui, plus que probablement, restera éternellement originale ; car pour passer de l'idée à l'action, pour mettre à exécution ce que l'imagination consolide en pareille circonstance, il faut être sans peur, sinon sans reproches, il faut pouvoir compter absolument sur la solidité de ses nerfs. Sallas avait bu, beaucoup bu, il en convient ; il venait de je ne sais où, et il ne savait pas trop où il allait. Il voit passer un corbillard, roulant à vide dans une direction qui paraît lui convenir, il se hisse dans le char, il trouve qu'il y fait froid, mais il rencontre sous sa main le drap mortuaire, il s'en fait une couverture, il s'enveloppe dedans et il s'endort du sommeil du juste, *requiescat in pace !*

Le corbillard roule, roule toujours jusqu'à la maison mortuaire. Arrivé là, le cocher.... Mais il vaut mieux le laisser parler. Voici les explications qu'il a données devant la huitième chambre correctionelle.

Le sieur Huchon, âgé de vingt-neuf ans, cocher des pompes funèbre :

Arrivé à la maison mortuaire, je m'aperçois qu'un individu s'était frauduleusement introduit dans ma voiture. Il dormait, roulé dans le drap mortuaire. (Rires.) Je le pousse, je le secoue : —Eh ! camarade, nous sommes arrivés ! — Il se réveille, il grogne un peu, et puis il se rendort.—Allons ! Allons ! lui dis-je, faut laisser la place à l'autre ; il y a droit et il s'impatiente. (Nouveaux rires.) — Ah ! qu'il fait, je suis bien là, laissez-moi donc ! — Ça ne se peut pas. — Tant pis ! qu'il reprend, j'y suis, j'y reste. (Hilarité.) — Je cherchais à lui faire entendre raison. Tout à coup, il se dresse comme ....comme s'il ressuscitait ; il s'est jeté en bas de la voiture et il m'a f.... un coup de poing sur la tête. Je ne sais pas ce qui l'a pris ; il a eu peur, sans doute, que je ne le mène jusqu'au bout ! (Rire.) C'est égal, c'est la première fois qu'un de mes voyageurs me fait pareille avanie ! (Nouveaux rires.)

Le prévenu.—Mon président, m'en rapelle pas un mot de la chose ; savais pas du tout où j'étais.... Si m'en étais douté, c'est moi qui aurais fait même avant de monter dans sous carosse.

Le témoin.—Moi qui vous avais conduit pour rien c'est pas gentil de votre part ! (Explosion de rires.)

Le Tribunal (Se ch.) condamne Sallas à quarante-huit heures de prison pour coups et à 5 fr. d'amende pour la contravention d'ivresse manifeste.

On sait que la fameuse conférence des Balkans délibérait, à Constantinople, sur les derniers événements d'Orient.

CHRONIQUE DE LA VILLE.

Nlle-Orléans, 20 décembre 1885.—Température—Beau temps, suivi de pluies locales aujourd'hui ; vents tournant à l'Est et au Sud, léger changement de température.

Température du 19 décembre 1885.

Thermomètre de R. SCHMITZ, Opticien.

	Fahrenheit	Centigrade
6 heures du matin	48	9
Midi	62	16½
3 P. M.	65	18½
6 P. M.	61	16

Nlle-Orléans, 19 décembre 1885, 2 p. m. Température (Fahrenheit) dans les villes suivantes :

Atlanta	54	Nashville, Tenn	50
Augusta, Gis	67	Pittsburg, Pa	33
Savannah, Gis	66	Cairo, Ill	54
Mobile, Ala	61	Davenport, Iowa	31
Montgomery, Ala	64	Dubuque, Iowa	33
Vicksburg, Miss	69	Keokuk, Iowa	38
Galveston, Tex	69	La Crosse, Wis	31
Indianola, Tex	65	St-Louis, Mo	42
Shreveport, La	66	St-Paul, Minn	25
Corsicana, Tex	—	Leavenworth, Kan	42
Chattanooga, Tenn	54	Omaha, Neb	45
Cincinnati, O	38	Yankton, D. T	54
Louisville, Ky	44	Key West, Fla	72
Memphis, Tenn	57	Nlle-Orléans, La	67

MARIAGES, NAISSANCES ET DECES.

Inscrits au Bureau de Santé dans les dernières 24 heures

Mariages.

B. Green à Mme H. Buchanan.
Dr E. P. Lowe à Mlle A. Wilmatt.
E. Miller à Mlle H. Schwartz.
James Diggs à Mlle F. Patterson.
C. Delamore à Mlle L. Dawson.
J. E. Parson à Mlle M. H. Dreux.

Naissances.

Mme J. Herberger, une fille.
Mme P. Person, une fille.
Mme T. Pierce, une fille.
Mme J. F. Woral, un garçon.
Mme A. Schwab, un garçon.

Décès.

Mme Veuve M. H. Shearer, 82 ans, 37 rue Laurel.
G. A. Cusimans, 1 mois et 22 jours, coin Decatur et Jefferson.
Mlle E. M. Raux, 15 ans et 6 mois, Grande Route St-Jean.
Mme Lyons, 33 ans, 117 rue des Français.
Edward Steel, 14 jours, coin Champs Elysées et Claiborne.
Sœur Barnabas, 69 ans, Asile de la rue du Champ.
Louis Jones, 18 ans et 9 mois, rue Laurel entre Ste Marie et Félicité.
Irene Dreux, 3 semaines, rue Dumaine entre Claiborne et Derbigny.
Mme Ann Bannon, 55 ans, Hôtel Dieu.
Mary Smith, 20 ans, 383 rue Clio.
Edgar Lacroix, 38 ans, Jackson, Line.

Voyageurs arrivés.

HOTEL ST-CHARLES.

A. E. Aron, Cincinnati ; C. H. Forker, Atlanta, Gis ; J. C. Woodruff, Meridian, Miss ; H. Mers, Cincinnati ; A. S. Lyon, Texas ; W. B. Columbia, Dallas, N. Y ; F. W. Roloff, California ; Robert Prosser, Robert C. Glass, San Antonio, Tex ; C. Rofowag, W. B. Myrant, N. Y ; Dr de Wolf, W. Loth, E. L. Fant et femme, Chicago ; A. P. Lock, A. des E.-U., James A. Boshmett, N. Y. ; John W. Heno, Cincinnati.

CITY HOTEL.

N. P. Mallalieu, ville ; W. E. Mallalieu, Boston, Mass ; B. G. Northrop, Clinton, Conn ; J. T. Turner et femme, Iowa City, Iowa ; Mlle E. C. Coleman, Syracuse, N. Y ; Mme E. W. Caldwell, Caroline du Sud ; E. E. West, Texas ; Chas. E. Amedee, Mississippi City, Miss ; Monahan, Sumerville, Col. ; H. H. McCaleb, Points Con Nec ; J. S. Clemans, Rockport, Tex ; John N. Moore, San Angelo, N. Miller Louisville ; J. B. Calhoun et femme, Mississippi ; J. W. Caldwell, Caroline du Sud ; J. F. Lyons, R. H. Webb, Stranton, Va ; H. Simrall ; Mme C. N. Sidbury, S. N. Levy, Corpus Christie, Tex ; C. N. Back, Syracuse, N. Y ; W. D. Mayfield, Greenville, Tex ; L. B. Braddield et 4 enfants, Jos. Richard, Mansfield, Tex ; Mme Hannuel et fille, Miss ; Gaylord, Tex ; Dodd, Lake Charles, Louisiane, Tex ; Samuel Doyle, W. F. Wilson, Fort Madison.

Ventes inscrites aux bureaux de l'annotateur des aliénations :

Mlle E. T. Harris et al. à Mme Pierre Déjan : 1, un terrain et bâtisses dans l'Ile comprin entre les rues St-Charles, Commune, Camp et Gravier ; 2, un terrain et bâtisses dans l'Ile comprin entre les rues Dauphine, Bienville, Conti et Bourgogne ; 3, un terrain et bâtisses dans l'Ile compris entre les rues Canal, Remparts, Douane et Bourgogne ... $30,760

C. Caffin Jr. à D. Heinritz, un terrain et bâtisses dans l'Ile compris entre les rues Royale, Flood, Chartres et la propriété A. Saulet ... $100

F. G. Wetter et als à Mme Jr Rouhet, un terrain et bâtisses dans l'Ile compris entre les rues Liberté, Howard, Joséphine et St. André ... $1,000

J. P. Barrelli et Lavidette à Mlle M. L. A. Santini, un terrain et bâtisses dans l'Ile compris entre les rues Ste-Anne, Orléans, Villeré et Marais ... $110

N. B. cette propriété est vendu à la condition que l'acheteuse paye toutes les taxes dues sur la dite propriété depuis l'année 1880.

Cour Civile de District.—James Ford et épouse vs. Brooks, constable de l'ancienne Quatrieme Cour de Cité, individuellement, et F. Sanchez, Arthur Lambert et H. J. Montagnet.—Action en dommages de $7000 pour la destruction d'une fabrique de candis.

Ville de la Nouvelle-Orléans vs. Eugène Robinson.—Action en recouvrement de $1200 comme licence pour l'exploitation d'un musée.

Amelia Lasher vs. Ernest Lasher.—Action en séparation de corps et de biens.

Wm. H. Murphy vs. Ses créanciers.—Cession de biens. — Actif, $1550 ; passif, $5660. Assemblée des créanciers le 23 janvier 1886, en l'étude de Ben Ory.

Ramon Paez vs. Matteo Collet et Wm. Golding.—Action en recouvrement de $4350.

Dans l'affaire de Tatum Emberg & Cie vs. Jos. Nile, il y a eu un jugement de non-lieu.

Une décharge a été donnée à David Dauriger par ses créanciers ; et des lettres de décharge données au syndic, M. Salem Barnett.

La succession de Jules Cassard a été ouverte hier.

L'Etat de la Louisiane réclame à F. W. Faranta une licence additionnelle de $375 pour l'exploitation de son théâtre.

Cour du recorder Davey.—J. U. Healey est accusé par Patrick Roonan, épicier au nom des rues Fouchet et Delord, du détournement de $10.

Robert Jackson a été envoyé devant la cour criminelle sous l'inculpation de coups et blessures.

Charles Warren est sous le coup d'une accusation de vol avec effraction.

Mme H. Madden a payé une amende de $10 en sus allé subir une réclusion de 20 jours pour avoir troublé la paix.

Wm. Gaines et Peter C. Coupan, petits vagabonds, ont été envoyés à la maison de refuge.

—La compagnie de pompiers "Eagle No. 7" est venue hier soir sous nos fenêtres, nous faire entendre une très brillante sérénade. Nous ne restons pas indifférents à un pareil aussi courtois.

—Notre *reporter* a été mandé hier, par téléphone, à la prison de paroisse, par Ford et Murphy, qui désiraient un entretien avec lui. Ford est plein d'illusions ; il lui a dit que la commutation de sa peine était chose probable, et qu'il en avait fait part à son frère au Pénitencier. Pendant que la conversation entre notre représentant et les condamnés se poursuivait, plusieurs lettres de félicitation leur sont venues. Ils ont été très-heureux de l'indulgence du journal à leur égard, qui s'est abstenu, vendredi dernier, de commenter l'acte du Gouverneur. Une grand'messe sera dite dans les murs de la prison ce matin, et Ford et Murphy y assisteront.

La femme.—Quelle est cette figure, autour de laquelle tout gravite en ce monde ; trait-d'union entre le ciel et la terre, trait-d'union entre la terre et l'enfer, trait-d'union entre le bien et le mal ? C'est la chatelaine des châteaux que nous bâtissons en Espagne, le mobile de nos pensées et de nos actions ; celle à qui l'on pardonne tout, celle dont le sourire, aussi puissant que la baguette magique d'une fée, crée des héros, des criminels ou des martyrs.

C'est cet être parfait, séduisant ; beau ou captivant, bon ou autoritaire, intelligent ou nul, ange ou démon ; la femme !

Quelle est cette noble figure qui, après avoir animé de son sang le nouveau-né, lui sourit, lui apprend à balbutier, à marcher, à prier, à devenir homme ? C'est la femme-mère.

Quelle est cette belle figure gracieuse et charmante ; perfection qui révèle la toute puissance de la création ; cette âme pure qui sait retenir ses élans naturels ? C'est la femme—Vierge.

Quelle est cette femme sublime, tendre compagne de l'homme, et dans l'adversité et dans la joie, qui le conseille, le guide, l'encourage, l'attendrit, le retient et l'aime ; qui vit en lui et par lui, faite d'amour et de dévouement ? C'est la femme—épouse.

Quelle est cette figure affectueuse qui s'installe au chevet du vieillard, soulage ses douleurs, adoucit ses longues heures de souffrance, remplace ses yeux (qui ne voient plus), ses oreilles (qui n'entendent plus), sa bouche (qui ne parle plus) ? c'est la femme—fille.

Quelle est cette figure héroïque qui traverse le champ de bataille, pareille à l'Ange de la Paix, pour relever les blessés, recevoir les derniers soupirs des mourants, sans se soucier ni des balles qui sonffleut, ni du canon qui gronde ; cette figure, qu'on retrouve, lorsqu'il y a des malades à soigner, des enfants à instruire, des misères à soulager et des larmes à sécher ? C'est la femme—sœur de Charité.

JULES SUARIZ.

Examen dans une école de filles :

—A quoi sert le coton, mademoiselle ?

—A rembourrer les robes des femmes maigres.

2—Mazurka "Polanellu" ..... Strauss
3—Pot pourri "Le Trouvère" ..... Verdi
4—Grande Marche aux Flambeaux No. 3 ..... Meyerbeer

III

4 heures.

1—Ouverture "Freychutz" ..... C. W. Von Weber
2—Fantaisie irlandaise "Erin" ..... Godfrey
3—Mazurka mexicaine "Maria" ..... Navarro
4—Marche ..... Viniaterri

IV

5 heures et quart.

1—Ouverture "La Dame Blanche" ..... Boieldieu
2—Valse "My Queen" ..... Coote
3—Pot Pourri "La Belle Hélène" ..... Offenbach
4—Grand Galop Final ..... Ascher

Cette après midi, grande attraction, la lutte entre les Louisville et les New York aura lieu près de l'endroit où stationne le chemin de fer à vapeur. Les vis